

Notre satirique s'attaque ensuite à la danse, à laquelle on se livrait avec toutes sortes d'"imprudences." En effet, à cette époque, la danse faisait rage au Canada. A la fin du régime français, le gouverneur, l'intendant et le général en-chef étaient tenus de donner des bals officiels. Les seigneurs et les riches bourgeois s'empressaient de suivre l'exemple. On dansait ainsi d'un bout à l'autre de l'hiver. C'était une telle passion que lorsque le gouverneur et sa suite, avec leurs femmes, montaient en hiver, de Québec à Montréal, à tous les relais, où il fallait passer la nuit, on improvisait des danses qui duraient jusqu'aux petites heures. Dans les campagnes, on dansait tout autant que dans les villes.

Sur ce point, nous différons un peu de nos aïeux. La danse, qui alors réunissait tous les âges, est aujourd'hui en général, réservée à la jeunesse. A ce détail près, on n'a jamais tant dansé que de nos jours : nous subissons ce qu'on appelait sous le Directoire, la dansomanie. Les soirs n'y suffisent plus ; on valse au thé dans l'après-midi. L'hiver lui-même ne sert plus de limite : on "fox-trotte" en plein été, aux plages, aux clubs champêtres, etc. Le monde d'aujourd'hui n'est plus que le monde où l'on danse.

A la strophe suivante, le croquis est assez piquant de ces gens qui n'ont pas de chemise sur le corps, mais qui arborent manchettes et perruque. Ceux qui ne pouvaient s'offrir la toison à la mode, marque distinctive de haut rang ou d'aisance, recouraient à la ressource de se poudrer au moins les cheveux et de se hausser ainsi hors de la plèbe. Au dire de l'auteur, on ne reculait pour cela devant aucun sacrifice. Au lieu d'en faire du pain, on employait le peu de farine, qu'on possédait, à se poudrer la chevelure. On avait le ventre creux, mais "riante mine". C'était une héroïque vanité.

Un plus grave défaut du temps provoque ensuite l'ire du censeur : le goût du rum. Sur ce point, nos ancêtres, qui venaient d'un pays de climat tempéré, invoquaient, pour excuser leurs fréquentes libations, le prétexte qui s'est perpétué jusqu'à ce jour, de la sévérité de l'hiver canadien. Malheureusement pour le prétexte, la consommation, au dire des autorités, ne diminuait guère avec l'apparition du printemps. La formule moderne que l'alcool réchauffe en hiver et rafraîchit en été, n'existait pas encore, mais elle était sûrement en germe à cette époque.

Tout naturellement et logiquement, du rum le chansonnier passe au tabac. Le Canadien fut toujours un fervent de la nicotine. Il fumait un tabac du pays. âcre et fort, qui incitait à boire. Le résultat, c'est la causerie sans fin, pipe aux lèvres, autour des verres, et la somme totale se mesure à la perte du temps. Et le poète se désespère de voir le temps précieux se perdre, quand le travail est là, qui "toujours presse infiniment."

Devant sa propre peinture des péchés capitaux de l'époque, le poète s'assombrit et tourne au pessimisme. Le présent lui apparaît affreusement triste. et il conclut, en sa meilleure strophe, sur une note de profond découragement :

Les Calumets, les tabatières,
Et les Rubans
Le Rum et toutes les manières
D'ajustement,
Font d'un peis que la nature
Avait orné
Une des plus tristes demeures
D'infortunés.

Mais non, Juvénal inconnu, vous exagérez. Avec tous leurs défauts, nos ancêtres du dix-huitième siècle n'étaient pas si à blâmer, ni si à plaindre. Tout ce que vous leur reprochez, c'est de la surface, qui n'entame pas la substance. Ils vivaient un peu joyeusement, à la française, outrepassant parfois la borne, mais quels braves gens, et quand venait l'heure grave comme ils savaient, hommes et femmes, se dresser à la hauteur des circonstances. Ces enragés de luxe et de danse, ces flemmards et ces buveurs de rum, ce sont eux qui firent la guerre de Sept Ans, ce sont les héros de la Monongahéla, de Carillon et de Ste-Foye; et ces femmes, portant fontage et pervintaille, elles ont enduré partout, les privations et les malheurs de la guerre; elles ont, en ville, supporté le siège de Québec, et dans la campagne, chaque année fait la semence et la moisson. Ils n'étaient sans doute pas plus que nous parfaits, mais quels braves gens ! Tels qu'ils étaient, vaillants à la guerre, aimables dans la paix, on peut accepter sur eux et le pays, l'appréciation de Montcalm, quelques années plus tôt. Le général, qui arrivait de Versailles, trouvait Québec d'une vie plus agréable que nombre de villes plus considérables de France et il ajoutait que les paysans canadiens "très à l'aise vivaient comme de petits gentilshommes." Ce jugement corrige la chanson ; l'un et l'autre se complètent. On en peut tirer la conclusion : Avec tous leurs défauts, et c'est est la raison peut-être, quels braves gens, c'étaient, que nos aïeux du dix huitième siècle.

GUSTAVE LANCTOT.

CHANSON

C'est une chose fort étrange
Qu'en Canada,
L'on voit partout la fontange
Mais peu de draps:
Les tours de lits y sont si rares,
Par-dessous tout,
Qu'il faut, dit-on, être bizarre
Pour cacher tout.